

Projet : Mon travail, qui se divisera en deux parties, aura pour thème central une jeune fille qui sera confrontée à un tabou familial. Dans la première partie, elle rédigera un journal intime auquel elle confiera toutes ses peurs, ses incertitudes et ses secrets. Nous aurons donc un accès direct aux pensées de la protagoniste. Dans la deuxième partie, qui adoptera la forme d'un récit rétrospectif, ce sera par le biais de la jeune fille adulte que nous accéderons au récit. Elle analysera les répercussions du drame familial sur sa vie et cherchera à deviner ce qu'il s'est réellement passé et qui lui a toujours été caché

Adriana Mistretta
7 rue Jean-Simonet
1219 Châtelaine
078/840.11.15

Atelier d'écriture
Guy Poitry
Session d'octobre
2 octobre 2006

Mercredi 20 novembre, 22 heures

Mon cher journal,

Il a dû se passer quelque chose de très grave aujourd'hui à la maison. Je ne sais pas exactement quoi, mais je le sens. Tout est différent, l'ambiance, maman, mon frère. Pourtant, la journée avait commencé comme d'habitude. Ce matin, j'ai eu mon cours de piano, ensuite je suis allée chez Michelle, comme tous les mercredis midi, on a mangé ensemble, on a discuté de l'école, des prochaines vacances. Après, elle m'a amenée à la gym. Normalement, maman vient me chercher à 17h30, mais c'est mon frère qui est venu ce soir. Ça m'a paru bizarre parce qu'il avait la voiture de papa. Pendant tout le trajet, Matteo n'a rien dit. D'habitude, il me taquine toujours. Même s'il a dix-neuf ans et que ça fait cinq ans de différence entre nous, on s'entend plutôt bien. Et là, plus je l'observais, plus je le trouvais étrange. Il avait les yeux fixés droit devant lui, sa main serrait le levier de vitesse et parfois, il jetait un regard furtif mais inquiet sur moi. Le trajet a duré un quart d'heure, mais ça m'a paru une éternité. Quand on a ouvert la porte de la maison, j'ai vraiment compris que quelque chose n'allait pas. Maman était assise à la table de la cuisine, la tête entre les mains. Elle sanglotait doucement, se tamponnait les yeux avec un mouchoir et parfois elle était prise de hoquets. Mon frère a essayé de m'emmener dans ma chambre, mais j'ai résisté et j'ai couru vers ma mère pour savoir ce qu'elle avait, pourquoi elle pleurait. Elle ne m'a pas répondu, elle m'a juste regardée, un regard que je n'oublierai jamais. Ses yeux étaient vides, ils n'exprimaient rien, ou seulement du désespoir. Dans la pièce, il y avait aussi mon oncle Flo. C'est le frère de mon père. Il était au téléphone et lui, par contre, faisait beaucoup de bruit. J'ignore avec qui il parlait et de quoi, mais il semblait très énervé. Il marchait de droite à gauche en hurlant au téléphone. La seule chose que j'entendais distinctement, c'était le nom de mon père : *Eric*. Apparemment, il était aussi question de poste de police. C'est à ce moment-là que je me suis sentie mal. Les sanglots de maman entremêlés avec les cris de mon oncle créaient une sorte de brouhaha qui résonnait à mes oreilles ; tout ça paraissait insupportable, comme quand on fait grincer des ongles sur un tableau noir. Je sentais une boule dans mon ventre qui grossissait, elle atteignait ma gorge et m'empêchait presque de respirer. Les larmes montaient, j'avais envie de pleurer, mais en même temps je ne savais pas pourquoi. Je voulais qu'on m'explique, mais tout le monde semblait avoir oublié que j'étais là. C'est toujours comme ça, vu que je suis la plus petite on fait comme si je n'ai pas besoin d'être mêlée aux histoires d'adultes. J'ai couru dans ma chambre et j'ai fermé la porte à clé. La seule chose dont je me souviens, c'est mon frère qui frappe à ma porte et qui me demande de lui ouvrir. Ensuite, c'est le trou noir... Je me suis réveillée quelques heures après, je ne sais pas exactement combien, mais j'avais l'impression d'avoir fait un horrible cauchemar. Au début, j'ai cru que tout était redevenu normal ; quand je me suis aperçue que ce n'était pas un mauvais rêve, j'ai senti l'angoisse qui revenait. J'ai tenté de me rendormir, mais rien. Je n'arrêtais pas de penser à ce qui avait pu avoir lieu, j'imaginai le pire, j'essayais de comprendre.

C'est pour ça que je suis en train d'écrire mon journal maintenant ; je me dis qu'il faut que je note tout ce qui s'est passé tant que c'est encore frais dans ma tête. Peut-être qu'en relisant demain ce que j'écris en ce moment j'aurai les idées plus claires. La maison est toute silencieuse. Je crois qu'il n'y a plus personne, mais je n'ai pas envie d'aller vérifier. Je veux rester seule. Il est passé dix heures du soir, j'ai l'école demain et je devrais déjà être en train de dormir. Si ma mère le savait... en même temps, j'ai l'impression qu'elle a d'autres choses à penser.

Jeudi 21 novembre, 21 heures

Mon cher journal,

Aujourd'hui a été le jour le plus affreux de toute ma vie. Pourtant, hier j'avais pensé la même chose de la journée qui s'était écoulée, mais maintenant je sais qu'il y a pire. Tout d'abord, mon père n'a pas dormi à la maison. Je m'en suis rendu compte cette nuit. En fait, je n'arrêtais pas de faire des cauchemars ; j'avais le sommeil agité, alors j'ai voulu aller boire un verre d'eau. En allant à la cuisine, je suis passée devant la chambre de mes parents et j'ai vu que ma mère était seule. C'était trois heures du matin ! C'est pas normal, en vingt ans de mariage, mes parents n'ont jamais été séparés, même pour une nuit. Je suis retournée me coucher. Mais impossible de trouver le sommeil. Tellement de choses se brouillaient dans ma tête. Trop de questions sans réponses. Où est mon père ? Pourquoi mon oncle a-t-il parlé de la police ? S'il y a bien quelque chose que je déteste, c'est qu'on me cache des choses. Et puis, tout d'un coup, c'était le matin. J'ai dû m'endormir sans m'en rendre compte. Je me suis levée et me suis dirigée dans la cuisine. Ma mère et mon frère étaient assis à table et ils parlaient à voix basse. Ils ne se sont pas aperçus que je les écoutais. J'étais cachée derrière la porte. Oui, je sais, c'est mal, mais si le seul moyen pour découvrir ce qui se passe chez nous c'est de les espionner, je suis prête à le faire. Ma mère disait qu'elle n'irait pas travailler aujourd'hui, qu'elle avait *le* rendez-vous à dix heures. Pas un rendez-vous, mais le rendez-vous. A ce que j'ai compris, elle voulait que mon frère l'accompagne. Je me demandais où. Mon frère a répondu sèchement non. Il a ajouté qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec lui. Lui qui ? J'ai voulu changer de position pour mieux entendre ce qu'ils disaient, mais le parquet a craqué et c'est là que j'ai dû faire irruption dans la pièce. J'ai fait comme si je venais d'arriver. Eux, ils se sont tus immédiatement. Ils ont commencé une autre conversation. Mon frère me disait de me dépêcher parce qu'il allait me déposer à l'école en allant travailler. J'ai demandé innocemment pourquoi c'était lui et pas papa qui me déposerait à l'école comme d'habitude. Je voulais voir comment ils réagiraient. Mon frère m'a jeté un regard qui signifiait très clairement que le moment était mal choisi. Et il est parti dans sa chambre. Je suis restée seule avec ma mère. Elle s'est assise face à moi, s'est tue un instant et m'a ensuite expliqué que mon père était parti travailler très tôt. J'avais l'impression qu'elle avait répété cette phrase une centaine de fois avant de la prononcer. Plus je la regardais et plus je voyais qu'elle mentait. J'avais envie de le lui hurler à la figure, de lui dire

que je savais que quelque chose n'allait pas, que je voulais qu'on arrête de me traiter comme une enfant, que moi aussi j'avais le droit de savoir. Au lieu de ça, je l'ai regardée, j'ai dit que je comprenais et je suis montée dans ma chambre. C'était trop. J'étais dégoûtée de tout, même de moi et de mon manque de courage. Etre ainsi à l'écart, je ne le supportais pas. Ils le faisaient sûrement pour mon bien, mais à ce moment précis, je n'arrivais pas à voir où était le bien. Je me suis préparée pour l'école et j'ai rejoint mon frère dans la voiture. Je n'ai même pas salué ma mère. C'était la dernière personne que j'avais envie de voir. Dix minutes plus tard j'étais à l'école. J'essayais de ne pas montrer que je n'allais pas bien. Mais les maths, le français, la géographie, tout ça je m'en fichais. Ça ne traversait que momentanément mon esprit. Pendant toute la journée, j'ai eu l'impression de n'être qu'un fantôme. Je pensais à mes parents, à notre famille. Je me rappelais tous les moments passés ensemble, les vacances, les fêtes. A l'instant même où j'écrivais mon journal je sais pertinemment que rien ne sera jamais plus comme avant. Le reste de la journée s'est ainsi écoulé. Je suis rentrée chez moi. Je me suis dépêchée et je suis arrivée un peu plus tôt à la maison. J'ai dit tout haut que j'étais rentrée, mais personne n'a répondu. Je suis allée dans la chambre de mes parents et j'ai vu ma mère qui jetait à la hâte des vêtements de mon père dans un petit sac de sport. Je lui ai demandé ce qu'elle faisait. Elle s'est retournée, surprise, et a répondu que je ne devais pas me faire de soucis. Et elle est partie. Je suis restée dans sa chambre et j'ai ouvert le placard de mon père. Il était quasiment vide. J'étais pétrifiée. Je me repassais dans la tête ce que m'avait dit ma mère ce matin : *Ton père est parti travailler. Travailler, tu parles...* Ça commence à faire trop d'indices qui portent tous à croire que j'ai de quoi me faire du soucis. Vu le nombre d'habits que ma mère a emportés, mon père sera absent un moment. Et puis, la sonnerie du téléphone m'a tirée de mes réflexions. J'ai répondu et une voix inconnue a demandé s'il était bien chez la famille Bruni. J'ai dit oui. Il a ajouté ensuite : *A votre place, j'aurais honte !* Et il a raccroché. Je n'ai pas raconté cet appel à ma mère. D'ailleurs ce soir je ne l'ai même pas vue.

Pour l'instant, je suis allongée sur mon lit et je préfère rédiger mon journal. Je n'arrête pas de penser à ce coup de téléphone. Avoir honte ? Mais de quoi ? Apparemment, je suis la seule à ne pas être au courant de la situation. J'aimerais bien comprendre. Ça me fait tellement de mal d'être dans le noir absolu. Je crois que je préfère savoir, même si c'est grave et que ça doit me faire de la peine. Au moins, je ne me torturerais plus l'esprit avec des centaines de questions. En plus, mon père commence à me manquer. Je sais qu'il ne va pas bien et je voudrais être près de lui pour l'aider. J'ai des images de moments passés ensemble qui me passent par la tête. Quand on allait en vacances en voiture et que je m'asseyais toujours sur le siège côté passager. J'étais son petit bébé auquel il fallait toujours raconter des histoires pour que je ne me sente pas malade en voiture. Parfois même, quand on était sur des petites routes peu fréquentées, il me prenait sur ses genoux et me laissait tenir le volant. Ma mère lui disait d'arrêter, mais lui il continuait. Il aime bien faire ça, mon père, contredire ma mère. Il le fait toujours d'ailleurs. Mais là, je crois que pour mettre ma mère dans cet état, il a dû faire quelque chose de très grave, quelque chose qu'on ne veut pas me dire. Pour ce

soir, je crois qu'il vaut mieux que j'essaie d'aller dormir. De toute façon, j'aurais beau me creuser la tête, je ne saurais rien d'autre.

Lundi 25 novembre

Mon cher journal,

Je sais que ça fait trois jours que je ne t'ai pas touché, mais je n'ai vraiment pas eu le temps. Bien des choses se sont passées depuis jeudi. Mais par où commencer ? Est-ce qu'il faut commencer par ce qu'il y a de pire ou pas ? Bon, je me lance... Ca fait cinq nuits que mon père n'est pas rentré à la maison. Cinq jours que je ne l'ai pas vu, cinq jours pendant lesquels ma mère s'est obstinée à me rassurer. J'ai l'impression qu'elle croit que je suis aveugle, que je ne vois pas ce qui se passe, que je n'entends pas qu'elle pleure chaque nuit. C'est presque ridicule. Enfin bref, il faut que je continue, parce que ce n'est pas terminé ; il y a pire. Jeudi, je me plaignais d'ignorer où se trouvait mon père. Maintenant je sais. C'est fou, j'arrive même pas à l'écrire. Le mettre noir sur blanc, c'est l'admettre comme une réalité. Une réalité que je voulais connaître à tout prix, que je croyais pouvoir supporter. J'avais tout imaginé, ou du moins c'est ce que je croyais. Tout sauf ça. De toute façon, comment j'aurais pu concevoir une telle idée... Il est en prison. Voilà, c'est dit ! Ce qu'il y a de pire, c'est la façon dont je l'ai appris. Je pensais être la seule à ne pas être au courant et je ne me trompais pas. En fait, c'était vendredi, à l'école, pendant la récréation. Y a un garçon, Yohann, je t'en avais déjà parlé, j'avais dit que je l'aimais pas beaucoup. Lui non plus je crois qu'il ne m'apprécie pas. En fait, on n'arrête pas de se disputer. C'est ce qui s'est passé vendredi. Je ne sais même plus comment ça a commencé, de toute façon c'est pas essentiel. Ce qui est important, c'est ce qu'il m'a dit pour que je ne sache plus quoi lui répondre. Il a bien réussi son coup, en tout cas. Je ne vais pas raconter tout en détails, je m'en fiche des détails. Sa dernière phrase résonne toujours dans ma tête : *Quand on a un père en prison, on ne se mêle pas des affaires des autres !* Je suis d'abord restée sans voix puis je lui ai dit qu'il mentait. Il a dit que c'était la vérité, qu'il avait entendu ses parents en parler. Y avait tellement de monde autour de nous ; au bout d'un moment j'arrivais même plus à discerner leur visage tant tout tanguait autour de moi. J'avais mal à la tête et au cœur. Ensuite, c'est le trou noir. Plus rien. Tout ce dont je me souviens, c'est de ma mère qui me couche dans mon lit et qui m'embrasse sur le front. Et de moi, qui lui demande si c'est vrai que papa est en prison. Elle a baissé le regard. Ca confirmait ce que je pensais.

Cette nuit-là, j'ai tellement dormi que j'ai l'impression de ne pas avoir ouvert les yeux pendant deux jours. Au moins, pendant que je dormais, je n'avais pas à affronter ce qui venait de se passer. C'est comme une échappatoire. Maintenant,

quand je pense à ce qui s'est passé, je ne sais pas ce qui me blesse le plus. Est-ce le fait de savoir où se trouve mon père, de l'avoir appris de Yohann plutôt que de ma mère ou alors que ça se soit passé devant toute l'école ? Tous mes copains sont au courant. Comment est-ce que je vais faire pour oser remettre les pieds là-bas. Ils vont tous me regarder bizarrement. Et qui sait ce qu'ils se diront dans leur tête ? J'arrête pas de me répéter ce que j'ai appris. Mon père est en prison, en prison, prison. C'est comme un écho. Je ne parviens pas à m'ôter cette idée de la tête. Mais qu'est-ce qu'il a fait de si grave pour se retrouver là-bas ?

Mardi 26 novembre

Cher journal,

J'ai parlé avec ma mère ce matin. Elle est venue me réveiller parce qu'elle voulait savoir si j'étais assez bien pour aller à l'école. J'ai dit que je ne me sentais pas prête à affronter le regard des autres. J'ai pu rester à la maison. Je dois avouer que pour l'instant l'école constitue le dernier de mes soucis. Elle est restée dans ma chambre pendant que je me préparais. On ne parlait pas, on savait toutes les deux qu'on ne pourrait pas faire semblant de discuter de tout et de rien. Ça sonnerait faux. Pourtant, moi j'avais des milliers de questions à lui poser. Pourquoi il était en prison ? Depuis quand ? Jusqu'à quand ? Qui était au courant ? Je mourais d'envie de savoir, mais je n'osais pas lui demander. J'ignore si le désordre intérieur dans lequel je me perdais transparaissait sur mon visage. Il faut croire que oui, parce que c'est ma mère qui a commencé à parler de ça. Ça a été plutôt bref. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas tout m'expliquer, qu'il y avait certaines choses que je ne pourrais pas comprendre, parce que j'étais trop jeune. Sur le moment, j'ai voulu objecter, mais je me suis retenue et l'ai laissée continuer. En résumé, elle m'a expliqué que mon père n'était pas le seul impliqué dans cette affaire. Il avait fait une « erreur » dans sa jeunesse et maintenant elle avait été découverte. Dans ma tête, je me demandais quel genre d'erreur envoie un homme directement en prison. Il me semblait que ma mère tentait d'atténuer ses propos, comme pour rendre la faute commise par mon père plus acceptable. Il y avait un avocat sur l'affaire pour défendre les intérêts de mon père. Cet avocat ne savait pas quand mon père pourrait sortir. Il faut être patient, disait ma mère. Elle a ajouté quelque chose qui quand j'y repense me fait presque rire, tellement c'est impossible. Elle m'a dit qu'il ne fallait pas que tous ces événements modifient l'image que j'ai de mon père ; c'est déjà fait. Elle a rajouté : « Il est et sera toujours ton père. » Bien sûr... Ensuite, elle est partie.

Je suis restée toute la journée dans ma chambre, entre sommeil et veille. Ce que m'avait dit maman m'avait éclairci les idées, mais ce n'était pas assez. En fait, je veux des explications de la part de mon père. C'est à lui de justifier ses actes, pas aux autres. Même si j'espère que mon père aura le courage de parler, j'ignore quand cela aura lieu. En plus, je sais que mon père est assez orgueilleux, alors le fait de devoir avouer et justifier une erreur à ses enfants, c'est lui demander de renoncer à son statut d'homme de la famille. Peut-être que quand il reviendra on

devra faire comme si de rien n'était. Pour ma part, je sais que je n'y parviendrai pas.

Deuxième partie : récit rétrospectif

Carton rouge, carton rouge, mais où diable est-il caché ce maudit carton ? A l'occasion, il faut vraiment qu'on vienne ranger ce grenier, parce qu'il y règne un tel fatras qu'il serait presque impossible d'y trouver un éléphant s'il y en avait un. Et puis Daniel qui continue à me demander en criant du bas des escaliers si je l'ai trouvé, son carton. Je fouille, mais rien. Intérieurement, je me demande, un peu sur les nerfs, pourquoi c'est moi qui me démène au milieu de ces boîtes qui se ressemblent toutes, alors que c'est lui qui cherche quelque chose qui lui appartient ; il n'a qu'à venir. J'en viens même à shooter dans ces cartons tellement j'en ai assez. Et puis tout d'un coup, je l'aperçois. Il est là, dans un coin, partiellement recouvert d'un vieux drap poussiéreux, raison pour laquelle je ne l'ai pas vu avant. J'ouvre la boîte sur laquelle est écrit au marqueur noir « livres de Daniel » pour tenter de mettre la main sur cette ancienne édition des *Fables* de La Fontaine. Je regarde les livres un par un, mais ne trouve pas celui que je veux. Je m'assieds afin de continuer mes recherches dans une position plus confortable et sans m'en rendre compte j'heurte une pile de cartons qui se renverse, les boîtes répandant ainsi tout leur contenu par-terre. Plusieurs livres jonchent le sol. En me baissant pour ramasser, j'aperçois un objet qui m'est particulièrement familier. C'est mon journal intime. Je le saisis et l'examine sous toutes ses coutures. Je le reconnais, c'est celui que ma mère m'avait offert pour mon anniversaire. J'y ai raconté avec assiduité la période de mes quatorze-quinze ans. Tout, j'y transcrivais tout : mes peurs, mes doutes, mes secrets, en bref, tout ce qui pouvait peupler la vie d'une jeune adolescente. Bien qu'il ait un peu vieilli, sa couverture en cuir rouge est restée en bon état et le petit cadenas doré qui le scelle brille encore. L'idée du cadenas m'avait beaucoup plu à l'époque car je me disais que ce que j'allais écrire dans ce journal n'appartiendrait qu'à moi. Plus je le regarde et plus j'ai envie de le lire. Je suis comme animée à l'idée de voir quelle était ma perception de la vie il y a quinze ans. Mais en même temps, j'hésite un peu, car cela implique que je me projette dans mes souvenirs. Ai-je réellement envie de rouvrir cette porte ? C'est qu'ils s'en sont passées des choses depuis.

La voix de mon mari me tire de mes réflexions. Il me demande où en sont mes recherches. Je lui réponds que j'ai déjà trouvé son carton mais pas son livre et je lui donne la boîte rouge pour qu'il me laisse tranquille. Une fois seule, je me replonge dans mes pensées. Quand j'étais plus jeune, je me souviens avoir tenu trois journaux intimes, de douze ans à dix-sept ans. Après, j'ignore pourquoi, je m'étais estimée trop âgée pour continuer. Celui que je viens de retrouver par hasard possède à mes yeux davantage de valeur que les autres, parce que c'est à cette époque qu'il y a eu un événement marquant dans ma famille et plus en

particulier en rapport avec mon père. Ce drame familial qui avait soudainement scellé mon enfance, tiré un trait sur mes illusions et m'avait obligée à grandir plus vite. C'est en cela que ce journal se distingue des deux autres : il signe mon passage de l'enfance naïve à l'adolescence lucide. Tout ça s'est passé il y a quinze ans, mais les souvenirs sont restés intacts dans ma mémoire. L'absence paternelle, les pleurs, l'ignorance, le regard d'autrui, ce ne sont pas des choses que j'ai pu oubliées. Je les ai juste rangées dans un coin de ma tête en faisant semblant de ne pas y penser. La vie ne s'arrêtait pas là, pour moi elle venait à peine de commencer. Les études, les amis, les sorties et les premières amours, tellement de choses à penser, un avenir à préparer, à tel point que je n'ai même pas remarqué avec quelle vitesse le temps s'écoulait. Maintenant, j'ai un mari, deux enfants et nous habitons dans une petite maison qu'on a achetée récemment. Il a fallu que je retrouve mon vieux journal intime pour que toute cette histoire resurgisse. A trente ans, je n'en sais pas plus au sujet de ce qui est vraiment arrivé chez moi que je n'en savais à quatorze. Tout ce dont je me rappelle, c'est ma mère dans ma chambre qui essayait de m'expliquer brièvement les raisons pour lesquelles mon père n'était pas rentré. Une erreur de jeunesse, avait-elle dit. Il fallait maintenant l'assumer. Et c'était tout ce qu'elle avait daigné me dire. Sur le moment, je me souviens d'avoir été frustrée de ne pas en savoir davantage, d'être ainsi mise à l'écart. Maintenant, je comprends mieux ma mère. J'avais quatorze ans, elle ne voulait pas me mêler à ces histoires d'adultes. C'était une façon comme une autre de me préserver. Il n'a plus jamais été possible de poser des questions, parce que mon père est vite revenu de là où il était allé. Ma mère avait été très claire à ce sujet. On ne devrait pas parler de ça à la maison. Il fallait sauver les apparences. Je crois que ma mère ne saura jamais combien de nuits blanches j'ai passées à me poser des questions, seule dans ma chambre, à faire des suppositions. Et puis peu à peu, le temps commençait à faire son travail, j'y pensais moins, moins souvent. Tout était mis en oeuvre pour que j'oublie : nous n'en parlions jamais à la maison, nous avons déménagé dans une autre ville quelque temps après. Mes parents fuyaient quelque chose qu'à l'heure actuelle j'ignore toujours. Ils n'ont jamais compris que j'aurais aimé qu'ils m'expliquent, même des années après, ce qui était arrivé à mon père, ce qu'il avait fait pour mériter d'aller en prison. Ça me semblait tout à fait légitime, ça l'est encore d'ailleurs. Quitte à ce qu'ils inventent un mensonge, une histoire, ça m'aurait au moins aidée à tourner la page plus rapidement. Eux, ils savaient, même mon frère savait et moi pas ; là était la différence. Inconsciemment, les choses n'ont jamais plus été pareilles entre nous. Il y a des familles qui, au sortir d'une épreuve difficile, resserrent leurs liens. Chez nous, c'était comme si un fossé s'était creusé, un fossé d'ignorance, d'amertume et de tristesse refoulée.

Je n'ai jamais parlé de cette histoire à mon mari. Parfois, je l'aurais voulu, ça m'aurait certainement fait du bien de me délester de ce poids. Surtout qu'au début de notre relation, il ne comprenait pas pourquoi je n'étais pas plus proche de mes parents, pourquoi je n'assistais pas aux fêtes familiales. Il me martelait de questions. Mais pour moi, faire comme si tout allait bien était devenu une habitude maintenant, -un héritage familial, assurément-. Comment aurait-il pu comprendre ce que moi-même je n'arrive toujours pas à m'expliquer ? Ce n'est

qu'une supposition : peut-être aurait-il compris, peut-être pas. Mais je m'imaginai qu'à peine prononcé le mot *prison* il se serait tout de suite enfui. Je ne savais que trop bien le regard que portent les gens sur ceux qui ont été incarcérés ; les commentaires de nos voisins, de mes camarades de classe, quand mon père est revenu chez nous resteront gravés à jamais dans ma mémoire. En ne révélant pas mon secret à mon mari, je ne cherchais qu'à me préserver, qu'à le garder auprès de moi. Je ne voulais pas courir le risque que ce qui avait déjà troublé mon enfance vienne aussi se répercuter sur mon mariage. C'était trop cher payer pour une erreur que je n'avais pas commise.

Assise dans le grenier, dans un silence de plomb, je me surpris à faire des suppositions, des associations, pour trouver des réponses à toutes mes questions, comme lorsque j'avais quatorze ans. Tout était arrivé si vite, un jour mon père était à la maison et le jour d'après il était en prison. Je n'avais rien vu venir, d'où un choc si violent. Pourtant, il y avait sûrement dû y avoir des signes, des éléments que je n'avais pas sus interpréter à cause de mon jeune âge et qui auraient pu laisser trahir que quelque chose était anormal. Je me suis toujours demandé si ma mère avait eu connaissance de la faute commise par mon père avant que celle-ci n'apparaisse au grand jour ou si mon père la lui avait cachée pendant près de vingt ans. Quelle qu'en soit la réponse, ma mère est toujours restée auprès de mon père, même lorsque les choses sont devenues critiques. Avait-elle accepté et pardonné à mon père ou s'était-elle sacrifiée pour ses enfants ? Je connais ma mère, elle a des principes auxquels elle se tient et de ce fait, elle considère que tout le monde est comme elle. Donc, à supposer que ma mère ait pardonné à mon père, cela signifie que ce n'était peut-être pas si grave que je le pense et que ça ne valait pas le coup de balayer vingt ans de mariage. Mes parents ont toujours donné l'impression de former un couple heureux, mais il est vrai, maintenant que j'y pense, que je les ai parfois surpris en pleine dispute, même avant que notre vie soit bouleversée. A l'époque, je me disais que c'était normal, que tous les parents se disputent. Avec du recul maintenant, je me dis que ces querelles n'étaient peut-être pas sans lien avec le faux pas de mon père. Leur souci majeur était l'argent. Chacun avait sa propre vision de l'usage qu'on devait en faire. Mon père reprochait à ma mère de toujours vouloir économiser, tandis que ma mère critiquait le fait qu'il dépense davantage d'argent qu'il n'en possédait. Elle disait que mon père avait un rapport malsain avec l'argent. Mon père était tout simplement un bon vivant ; les restaurants, les soirées entre copains, les belles voitures, tout ça il appréciait. Ma mère, quant à elle, menait une vie plutôt sobre. Son mariage, ses enfants et la petite épicerie qu'elle tenait avec mon père constituaient son univers. A la base, quand mes parents ont acheté cette épicerie, mon père avait quitté son ancien emploi de plombier et avait promis à ma mère de s'occuper de tout ce qui avait trait à la gestion. Très vite pourtant, il a laissé s'accumuler des papiers et ma mère a donc dû s'en occuper en plus de la vente. Et quand elle rentrait à la maison, elle était toujours exténuée, alors que mon père avait passé la journée avec ses amis. Elle connaissait alors mieux la valeur de l'argent. Mon père, lui, dépensait sans compter. Il nous gâtait souvent, mon frère et moi. Trop, selon ma mère. Cela donnait souvent lieu à plusieurs disputes, mais en général, ils se réconciliaient toujours après. En fait,

jusqu'à l'âge de quatorze ans, je n'ai pas le souvenir d'avoir été malheureuse. Les problèmes entre mes parents ne me concernaient pas. Maintenant, quand j'y repense, cette perception enfantine de la vie me fait presque rire, mais amèrement, parce que lorsque l'on est jeune, tout est facile. On se dit que tout ira bien. Les parents prennent toutes les décisions à notre place, il ne nous reste plus qu'à suivre le chemin qui nous a été tracé. Et quand les événements commencent à déraiper, on ne comprend pas pourquoi. Les choses n'auraient pas dû se passer comme ça. Aujourd'hui, à plus de trente ans, je me dis que c'était le destin, qu'on ne pouvait pas prévoir. C'est une vision un peu fataliste de l'existence, mais qu'est-ce que j'ai d'autre ? Avec le peu d'informations dont je dispose, il m'est tout à fait impossible de trouver des réponses à toutes les questions qui fourmillent dans ma tête. Je ne peux qu'émettre des hypothèses et cela ne m'apporte pas la tranquillité d'esprit que je recherche depuis si longtemps. Mes parents ont réussi à tourner la page. Malgré tout ce qui s'est passé, ils sont restés ensemble. Sont-ils heureux ? Je l'ignore, du moins ils en donnent l'impression. Parfois, je me dis que je devrais reprendre contact avec eux. Après tout, ils ont fait ce qu'ils estimaient être le mieux pour moi à l'époque. Au début, ce sera certainement un peu dur, personne ne saura vraiment quoi dire, mais peut-être qu'après quelques temps, nous réussirons à ressembler à une vraie famille. Je me trouve face à une décision importante et j'ignore encore ce que je vais faire. J'ai toujours mon journal dans les mains. Je regarde ma montre et je m'aperçois que je suis restée plus de deux heures dans le grenier, transportée dans mes souvenirs. Le journal est encore fermé par le cadenas. Désormais, je ne suis plus si sûre de vouloir l'ouvrir. Je ne suis pas encore assez forte pour pouvoir assumer ce que j'y lirais. Peut-être dans quelques années. Sans m'en rendre compte, quelques larmes ont commencé à couler sur mes joues. Tout ces souvenirs avaient fait resurgir une telle tristesse enfouie depuis longtemps. Mais ça me faisait du bien de pleurer. J'avais l'impression que le chagrin s'évacuait peu à peu. A ce moment précis, ma fille de huit ans est entrée dans le grenier et m'a demandé ce que je faisais toute seule dans l'obscurité. Quand elle a remarqué que je pleurais, elle est venue vers moi et m'a demandé de sa petite voix pourquoi j'étais triste. Je ne trouvais pas les mots pour lui expliquer.